

Entrer dans une pièce, chercher l'œuvre et, très vite, oublier qu'il y a une porte, une sortie quelque part.

Nous y sommes, les pieds sur terre, collés sur le béton brut.

Vrombissements, solitude face à une perspective sans horizon, perte sensible de la notion d'espace-temps. On cherche où peut bien nous mener cette histoire.

Intrigué, on s'approche, on glisse instinctivement vers le coin que forment ces deux cloisons. Posées entre les parois froides du volume initial, elles font appel à notre sens commun.

Du bout des doigts, on parcourt l'œuvre. De gauche à droite, de droite à gauche, une ballade incessante. Le coin a absorbé le reste, la pièce a disparu, le sol n'existe plus. Alors on s'accroche aux fils électriques qui les transpercent: c'est une invitation.

Des trous lumineux, c'est l'attrance par le manque, parce que dans cet espace il n'y plus de place.

De l'autre côté, une source de lumière, des néons. Notre regard se pose derrière la cloison. Non, devant. Devant/derrière, à l'envers/à l'endroit, il n'y pas de choix possible. L'espace entre les cloisons et les murs est trop étroit. Nous sommes censés y être, on ne peut pas y aller. Et c'est là que la lumière concentre son énergie.

Sensation étrange d'étouffer là où notre corps a la place d'évoluer, et d'être attiré là où l'on serait confiné.

Il faut suivre la trace intelligente du rayonnement. Mais vers où ? Une autre limite, vers le plafond, vers le béton. Le regard se cogne, se cogne inlassablement contre cette barrière infranchissable. Papillon de nuit. Nous sommes cet insecte perdu qui se bat contre l'impossible, cet être qui pense avoir trouvé et qui se brise finalement.

Retour des pieds sur le sol dur et froid. L'histoire est finie. Nous ne sommes pas un papillon. Le paradoxe n'a pas lieu d'être. C'est une œuvre.

Juillet 2006, Lucille Herrou